

Article extrait de l'ouvrage *L'Histoire des villes de France* d'Aristide Guilbert – 1859
texte de Jules de Lamadelène – [Complément de Carpentras au 18 et 19^{ème} siècle](#)

CARPENTRAS

Carpentras, près de l'Auzon, l'un des trois évêchés centres principaux du comtat Venaissin, s'élève à deux lieues du mont Ventoux, haute montagne qui, malgré son éloignement de la mer (vingt lieues environ de distance), sert, au large, à orienter le navigateur. Au temps où les Romains envahirent les Gaules, les Méminiens habitaient le versant méridional du mont Ventoux, non loin duquel existait déjà une ville assez importante, nommée Alpentoracte. S'il faut en croire quelques savants, dont l'opinion récemment émise ne manque point de vraisemblance, c'était, à cette époque, une cité sainte, une des métropoles de la religion druidique, où se conservait fidèlement le dépôt des rites et des usages nationaux, et où les prêtres initiaient quelques élus à leurs mystères. Après la guerre d'Afrique, Tiberius Nero, l'un des lieutenants de César, vint et s'arrêta à Alpentoracte ; il y fonda une colonie qui, de lui, prit le nom de *Forum Neronis*. Bientôt la hache du vainqueur abattit ou éclaircit les vastes forêts, au milieu desquelles la ville gauloise était comme ensevelie. Des routes furent percées à travers cet immense labyrinthe ; toute une population d'affranchis reflua vers la colonie nouvelle et y attira le commerce. Les arts prirent leur essor sur cette terre sauvage ; des monuments remarquables, soit par leur grandeur, soit par leur élégance, embellirent le *Forum Neronis*. Le vieux nom celtique prévalut, toutefois, en subissant une légère altération ; car Pline, dans son énumération des villes les plus remarquables de la Narbonnaise, l'appelle *Carpentoracte Memniorum*.

Sous l'empereur Honorius, Carpentoracte fut enclavée dans la Viennoise ; elle pouvait passer alors pour l'une des plus belles et des plus riches cités de la province ; toute cette splendeur s'éclipsa dès les premières invasions des Barbares. En 266, Chrocus s'en empara, et dans le sac de la ville périt Valentin, son premier évêque. Prise tour à tour et saccagée par les Goths, par les Vandales, elle sortit peu à peu de ses ruines. En 519, son évêque Julien assista au concile d'Épône. Huit ans après, seize évêques s'assemblèrent à Carpentras, sous la présidence de saint Césaire d'Arles. Les Franks y entrèrent en vainqueurs, sous l'épiscopat de saint Siffrein ; et, selon toute probabilité, l'évêché de Venasque fut alors réuni au sien (536). Aux Franks succédèrent les Lombards (574), que chassa le patrice Mummol ; puis arrivèrent les Sarrasins, dont Charles-Martel défit les troupes victorieuses (757). Mais l'œuvre de destruction était déjà consommée : de tous les monuments de la civilisation romaine, il ne resta plus qu'un arc de triomphe, dont l'attique avait disparu, une mosaïque à demi enterrée, et quelques pierres triangulaires enchâssées dans le rempart.

Après le démembrement de l'empire de Charlemagne, Carpentras fit partie du royaume d'Arles, fondé par Bozon (879). Le Venaissin échut ensuite aux comtes de Provence, puis fut rangé parmi les possessions du comte de Toulouse. Raymond V visita Carpentras, en 1160, et engagea sa parole aux habitants qu'il ne construirait jamais aucune forteresse dans leur ville. Raymond VI viola cette promesse de son père ; il guerroya contre ses vassaux du Venaissin, chassa l'évêque de Carpentras, et y bâtit un château dont une tour subsiste encore.

En 1229, Carpentras et tout le comtat Venaissin passèrent sous la domination papale. Avant de retourner en Italie, le légat confia l'administration du pays à Adam de Milly, vice-gérant du roi de France en Languedoc, et à Pérégrin Latinier, sénéchal de Beaucaire. Le comte de Toulouse n'en conserva pas moins un officier, pour maintenir ses droits dans le Venaissin, que le roi gouvernait au nom du pape.

Bientôt même sa cause fut ouvertement embrassée par saint Louis, et, à l'occasion du projet de mariage entre Alphonse de Poitiers et Jeanne de Toulouse, signification fut faite par le roi au Saint-Siège, qu'il ne voulait plus conserver la garde de « cette terre en delà du Rhône, dans l'empire que le cardinal-légat avait confié à son bayle. » Le pape alors, par l'entremise de son chapelain, Pierre de Colmieu, retira l'administration du Venaissin des mains du roi de France. Sur l'avis du légat et des évêques, Pierre Colmieu en chargea l'archevêque d'Arles, Jean des Baux, assisté de Béroardi, évêque de Carpentras. Le prieur Guillaume de Porta eut la garde du château de Mornas, et Rostaing Bélingéri, évêque de Cavaillon, celle du château d'Oppède.

Cependant la politique ambitieuse des papes et la guerre contre les Albigeois avaient singulièrement affaibli l'autorité pontificale ; quand l'archevêque d'Arles et l'évêque de Carpentras voulurent exercer leurs fonctions de recteurs, il y eut de grands troubles dans le pays. Les bataillons dispersés des Albigeois descendirent des montagnes et se joignirent aux mécontents. Un condottiere, Torello di Strata, les réunit en corps d'armée, au nom de l'empereur Frédéric, qui venait de confirmer à Raymond VII, comte de Toulouse, la souveraineté du Venaissin, en y ajoutant les fiefs de l'Isle, Carpentras, Entraigues, Caderousse, Méthamis, Pierrelatte et Entrechaux, lesquels précédemment ne relevaient que de l'Empire. Les troupes de Raymond, commandées par le sénéchal Barraï des Baux, ne tardèrent pas, avec le secours de l'armée impériale, à le remettre en possession des places les plus importantes ; mais une excommunication, fulminée par le légat contre le sénéchal et Torello di Strata, arrêta tout à coup ces deux généraux dans leur marche victorieuse. Instruit par l'adversité, le comte usa de ruse ; l'excommunication fut levée, et enfin le pape Innocent IV lui assura la jouissance du Venaissin, sauf le droit de réversion au saint-siège, dans le cas où sa postérité viendrait à s'éteindre.

L'unique héritière de Raymond, Jeanne, avait épousé Alphonse de Poitiers. Tous deux étaient à la croisade, lorsque Raymond mourut (27 septembre 1249). Alphonse et la comtesse sa femme, étant morts aussi, à son retour de la Terre Sainte, Philippe le Hardi cassa le testament de Jeanne, qui démembrait le Venaissin en faveur des enfants d'Almaric de Narbonne et de Charles d'Anjou. Il s'empara du comtat ; mais l'évêque de Carpentras fit insérer cette prudente réserve dans l'acte écrit de son hommage : *Sauf néanmoins les droits de l'Église romaine*. Grégoire X se prévalut, plus tard, de cette réserve, dans l'entrevue qu'il eut avec le roi à Lyon (1273). L'État Venaissin fut de nouveau cédé à l'Église, et, en janvier 1274, au château de Sorgues, Guillaume de Saint-Laurent, camérier du pape, et Bernard, archevêque d'Arles, reçurent le serment de fidélité des habitants.

Le 27 avril 1274, Guillaume de Villaret, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, grand prieur de Saint-Gilles, fut nommé recteur du comtat Venaissin, aux appointements de quinze sols tournois par jour. Le pape avait compris qu'il ne fallait pas moins qu'un homme de guerre, pour administrer un pays où l'hérésie pouvait être vaincue, mais que les discordes civiles avaient violemment désorganisé. La légitimité du pouvoir était douteuse, le lien social relâché ; la noblesse avait profité des troubles, pour usurper de plus grands privilèges, et les communes étaient redevenues une force redoutable et envahissante. Villaret prit des mesures énergiques : il fit occuper militairement tous les châteaux par ses hospitaliers ; lui-même se plaça en observation dans les forts de Beaumes et de Pernes, d'où il surveillait tout le comtat. Mais les cœurs étaient trop aigris, les souvenirs de la liberté encore trop présents, pour que ce joug sacerdotal et militaire fût accepté sans murmure. Les nobles et le peuple nourrissaient une profonde haine contre le clergé ; les terres de France servaient de refuge, dans l'occasion, à tous les aventuriers qui infestaient le comtat ; et, dans l'espoir de les employer un jour à la ruine de leurs oppresseurs, la noblesse et les communes entretenaient secrètement des intelligences avec eux.

En 1282, une conspiration se forma contre l'évêque de Carpentras ; quatre-vingts des principaux conjurés sortirent en armes et s'assemblèrent à la chapelle de Saint-Georges, au terroir d'Aubignan, où devaient les rejoindre tous les mécontents. L'évêque eut vent de la conspiration ; il en avertit Villaret, qui descendit aussitôt du fort de Beaumes, surprit les conjurés, fit prisonniers tous les chefs et les livra à une commission composée du sénéchal, du viguier, des évêques de Cavaillon et de Vaison, et du capiscol d'Orange. Pour apaiser la noblesse, Villaret lui accorda certains privilèges ambitionnés par elle, tels que *l'exemption des droits de lods* ; et afin de rendre, ce qui était encore beaucoup plus essentiel, tout conflit avec les communes désormais impossible, il établit et fixa leurs franchises dans une sorte de constitution, dont malheureusement on n'a pu trouver aucune trace dans les archives locales.

De 1287 à 1299 furent successivement recteurs du comtat Venaissin les chevaliers Henry de Gibertiis, Jean de Grillac, Philippe de Bernison, et les trois frères de Francesi. Ces gouverneurs ne nous sont connus que par les actes des hommages que les feudataires leur prêtaient, à chaque avènement, sous la feuillée dressée devant la porte du château de Pernes. Les détails nous manquent sur les querelles incessantes des communes avec les évêques ; mais au milieu de ces disputes, sans motif bien avéré, un fait très significatif nous paraît digne de remarque : c'est l'empressement des nobles à briguer les fonctions municipales. La cause de la noblesse était devenue, à peu de chose près, celle du peuple ; ou plutôt elle se fondait insensiblement avec la haute bourgeoisie, sentant fort bien qu'il n'y avait place pour elle dans le pays, qu'à la seule condition de n'y plus être regardée dorénavant comme une caste étrangère. Toutefois, l'élément démocratique dominait dans ces premiers parlements, contre lesquels se brisait la volonté de l'évêque. Tout citoyen, père de famille, était de droit membre de ces assemblées turbulentes, tenues habituellement dans les églises, à des époques irrégulières. Ce ne fut qu'en 1336, lorsque l'action du pouvoir papal fut généralement acceptée, que la bourgeoisie, conduisant le mouvement, put lui imprimer une marche plus régulière.

La première lutte des communes dut être provoquée par la question de l'impôt. En 1283, Raymond de Mazan excommunia les syndics de Carpentras, qui avaient levé des tailles extraordinaires sans autorisation. Les syndics passèrent outre, et la ville s'imposa elle-même, les années suivantes. C'étaient chaque jour de nouveaux débats au sujet de la dime. Venasque, Cavaillon, Mazan, Saint-Didier, Malemort, se réunirent en parlement dans l'année 1289 ; un sergent de la cour rectorale et des familiers de l'évêque furent attaqués et blessés dans les rues par des citoyens de Carpentras. En 1292, 1293 et 1294-, le port d'armes est défendu sous les peines les plus sévères. Jean de Grilloc se vante d'avoir retenu les Comtadins dans la foi de l'Église ; Bérenger Fornery, le fougueux successeur de Raymond de Mazan, lance coup sur coup trois excommunications contre les habitants de Carpentras. La lutte contre l'évêque continue : on lui conteste les moindres droits seigneuriaux. Bérenger voit toutes ses foudres ecclésiastiques tomber sans atteindre personne. A cette époque remontent évidemment les nombreux privilèges qui, pendant cinq siècles, ont fait du comtat Venaissin un État à part. Ces privilèges ne furent nullement octroyés *proprio motu*, comme les papes l'ont dit dans leurs bulles ; ce n'est qu'après une longue et pleine jouissance qu'ils les confirmèrent par différents édits. Bien avant les bulles de Grégoire XI, de Pie II et de Léon X, les associations communales, formées, organisées, avaient leurs chefs et témoignaient de leur existence par tous les actes de la vie politique.

Au mois de juin 1300, Bertrand des Baux, prince d'Orange, fit hommage au recteur du Venaissin, Mathias de Théate, pour le fief de Mérindol, dont il venait de dépouiller le sire de Mévoillon. Après quoi, ayant convoqué tous ses vassaux ou amis du comtat et du Dauphiné, il se mit à guerroyer contre le recteur. Celui-ci eut recours, comme d'habitude, à l'excommunication ; mais comme d'habitude aussi cette arme, déjà bien émoussée, fut parfaitement inutile, et Mathias se vit contraint d'appeler à son aide le grand inquisiteur de Provence, qui fit cesser les hostilités. Ce fut là la dernière querelle vidée à la manière féodale, par *chevalchées et gentils esbattements de guerre*.

En 1313, le pape Clément V, fatigué des obsessions de Philippe le Bel, ne crut pouvoir échapper à son implacable ennemi qu'en se réfugiant à Carpentras ; mais déjà la main de Dieu s'était appesantie sur le pontife. Son agonie avait déjà commencé lorsqu'il se résolut enfin à partir pour Bordeaux : à peine arrivé à Roquemaure, il y décéda le 20 avril 1314. Son corps fut transporté à Carpentras, pour y être inhumé dans la cathédrale. Vingt-trois cardinaux s'étaient déjà réunis au palais épiscopal afin de procéder à son remplacement. Les dernières promotions de Clément V assuraient une supériorité marquée au parti français. Mais les Italiens formaient une minorité compacte, inaccessible à toutes les séductions, et plus de deux mois s'écoulèrent en débats inutiles. L'élection du nouveau pontife semblait indéfiniment ajournée. Tout à coup, un matin (le 24 juillet), il se fit un grand tumulte dans les rues de Carpentras. Des bandes armées se répandirent dans la ville en criant : *Meurent les Italiens ! nous voulons un pape !* Un renfort leur vint bientôt de Montoux : c'étaient des hommes d'armes de Guienne commandés par le sire Bertrand de Goth, vicomte de Lomagne et neveu de Clément V ; un vrai soudard du XIV^e siècle, brave, brutal et avide, auquel importait peu au fond le choix du nouveau pape, mais qui de l'affluence de tous ces riches marchands romains, tenant foire aux alentours du conclave, et de la présence de cette luxueuse cour pontificale, se promettait *une belle et fructueuse chevauchée*. Il avait en passant pillé, soit à Roquemaure, soit au château de Montoux, dont il était coseigneur, le trésor du pape défunt ; puis, laissant à Roquemaure même le corps de son oncle exposé à tous les outrages, il avait marché rapidement sur Carpentras sous le pieux prétexte de réclamer ses dépouilles mortelles.

Une dispute de valets engagea le combat. Aussitôt les marchands romains prennent les armes ; les familiers des cardinaux suivent leur exemple : quelques agresseurs sont blessés dans le tumulte. Le recteur, Guilhem de Budos, dévoué d'ailleurs au parti français, ou craignant peut-être que la journée ne tournât toute au profit de son cousin, Bertrand de Goth, se décide alors et ameute les bourgeois et le peuple. La ville se remplit d'aventuriers. On attaque au son des buccins, les maisons des marchands, les hôtels des cardinaux. Tous les étrangers qu'on rencontre sont massacrés indistinctement. Au milieu du désordre, le feu prend à quelques maisons ; les flammes, poussées par le vent, attaquent le palais épiscopal, dont la foule avait enfoncé les premières portes. Les cardinaux, épouvantés, pratiquent à la hâte une ouverture sur les derrières du palais, et, protégés par l'incendie, réussissent à gagner la campagne. La nuit venue, le pillage ne s'arrête pas plus que le meurtre : la moitié de la ville s'abîme dans les flammes. Pendant cette scène d'horreurs, le corps du pape est resté sans garde : une étincelle tombe sur le cercueil ; il s'embrase, et le cadavre est consumé en partie.

Le 12 avril 1320, par sa bulle de *dismembration*, Jean XXII détruisit la puissance temporelle de l'évêque, qui dès lors fut concentrée dans les mains du recteur. À partir de cette époque, celui-ci quitta le château de Pernes, et fixa sa résidence à Carpentras. Pendant la guerre civile de Charles de Duras contre la reine Jeanne, l'archiprêtre Arnaud de Servole menaça la ville. Innocent VI la fit ceindre, en 1363, des murs qui l'entouraient encore, il y a quelques années, et qui la garantirent efficacement contre les attaques des tard-venus ainsi que de toutes les *troupes blanches* du XIV^e siècle. En 1376, Raymond de Turenne nommé capitaine général du comtat Venaissin, protégea le pays contre les invasions de tous les aventuriers de France ; mais, à la suite de quelques démêlés avec Clément VI (1389), il se déclara contre le pape, et fit dans le comtat une guerre atroce qui dura plus de deux ans. L'antipape Clément VII l'excommunia, et souleva contre lui les populations exaspérées (1396).

En 1527, Jacques Sadolet s'assit sur le siège épiscopal de Carpentras, occupé avant lui par saint Valentin, par saint Siffrein, et par Julien de la Rovère qui devint le pape Jules II. Sadolet était non-seulement un modèle de toutes les vertus chrétiennes, mais un des littérateurs les plus distingués de son temps. Il séjourna dix-huit ans à Carpentras, qu'il préserva de l'attaque des lansquenets du comte de Furstenberg ; et toute l'Europe applaudit à sa noble et généreuse intervention dans cette sanglante affaire des Vaudois de la Valmasque.

Pendant les guerres de religion, en 1562, le baron Des Adrets, rentré dans le Venaissin qu'il avait ravagé les années précédentes, n'ayant pu surprendre Avignon, se porta sur Carpentras. Il campa, le 28 juillet, près de l'aqueduc et fit ouvrir des tranchées. Des Adrets comptait, sur la foi de quelques bannis, que la ville ne ferait aucune résistance. Mais, dès la première nuit, les habitants sortirent de la ville, ayant à leur tête les seigneurs de Venasque et de Céciliane. Des Adrets fut assailli dans ses quartiers, et on lui tua beaucoup de monde. La bonne contenance des assiégés ne se démentit pas un seul moment. Le baron perdit courage. Un jour, un boulet tomba dans sa tente, comme on lui versait à boire. — « Voilà donc les clefs que vous m'aviez promises ! » s'écria-t-il avec fureur, en se retournant vers les bannis. Cependant le général Fabrice Serbelloni, soulevant sur ses pas toutes les populations catholiques, s'avancait à marches forcées vers Carpentras. Le baron Des Adrets, à cette nouvelle, décampa dans la nuit du 3 au 4 août. Les assiégés le harcelèrent dans sa retraite, firent main basse sur tous ses bagages et massacrèrent son arrière-garde. Serbelloni arriva le 5 ; il remit au nom du pape, à Sainte-Jalle, le gouverneur, et aux principaux officiers, une chaîne d'or, qu'en témoignage de leur bravoure ils portaient « au col et d'où pendaient les clefs de la Sainte-Église. » L'année suivante, les huguenots, malgré la pacification d'Amboise, projetant une expédition sérieuse dans le comtat Venaissin, essayèrent d'une pointe contre Carpentras. Repoussés avec perte, ils furent poursuivis jusqu'à Montoux, d'où les catholiques parvinrent à les expulser ; et postérieurement toutes leurs démonstrations contre Carpentras demeurèrent inutiles. Le seul résultat de ces diverses tentatives fut l'affaiblissement graduel des libertés publiques. Les papes, effrayés de l'audace des protestants, virent d'un œil de défiance toutes les délibérations populaires. Presque tous les châteaux reçurent garnison, et, par ordre supérieur, les recteurs s'étudièrent à entraver les assemblées générales. Ce ne fut qu'en 1606 qu'une bulle de Paul V permit les assemblées parlementaires « sans autorisation préalable. » Le comtat ressaisit ses libertés, mais le coup porté par le pouvoir devait avoir nécessairement les plus fatales conséquences.

Le Venaissin fut occupé, comme on le sait, à deux reprises différentes, par Louis XIV : la première fois, de juillet 1663 à juillet 1664, à l'occasion de l'insulte faite par la garde corse du pape à l'ambassadeur de France, le duc de Créquy ; la deuxième, d'octobre 1688 à octobre 1689, lors des démêlés de ce souverain avec Innocent XI. Louis XV envahit également le comtat : au mois de juin 1768, les dragons de Beaufrémont s'emparèrent de Carpentras et en chassèrent le recteur Manzoni. Les Français n'évacuèrent la place qu'en 1774. De 1735 à 1757, le diocèse de cette ville avait été administré par le pieux évêque dom Malachie d'Inguibert, dont les habitants ont religieusement conservé le souvenir. C'est à lui que Carpentras est redevable de son magnifique hôpital et de sa bibliothèque, une des plus précieuses du Midi, composée de vingt mille volumes imprimés et de sept à huit cents manuscrits.

Quelque doux que fût, dans sa nonchalante timidité, le gouvernement pontifical, la révolution de 1789 devait avoir, et eut en effet, un immense retentissement dans le comtat Venaissin. Ceux-là même qui, plus tard, se prononcèrent et agirent ostensiblement contre la réunion, servirent, pour ainsi dire, d'auxiliaires providentiels à l'unité française. Pressé de tous côtés dans le réseau des douanes royales, le comtat n'ayant plus de débouchés à ses produits, avait fini peu à peu par négliger toute industrie et tout commerce. Les juridictions étaient incertaines, la justice ruineuse, le peuple pauvre, inquiet et mécontent. Le clergé seul et la noblesse jouissaient encore de certaines immunités, de certains privilèges, purement honorifiques, il est vrai, pour la plupart, mais que les instincts d'égalité commençaient à repousser comme un dernier vestige des institutions féodales. L'ouverture des États-Généraux de France enflamma toutes les espérances généreuses du pays. Dès 1785, l'assemblée ordinaire de la province avait songé à sa propre réformation. Des projets avaient été mis au concours, des prix décernés même en 1788 ; mais le comité avait ensuite suspendu ses travaux. Quelques mouvements

insurrectionnels ayant éclaté sur plusieurs points à la fois, l'assemblée générale ordinaire supplia le pape Pie VI d'autoriser la convocation des États-généraux du Venaissin, dont la dernière réunion datait de l'année 1596.

Cette supplique était du mois de septembre 1789 : le pape y répondit par son bref du 24 février 1790, créant une commission chargée d'accomplir administrativement les réformes désirées. Nouvelles instances de l'assemblée, longues tergiversations du Saint-Siège. Enfin le légat cède aux vœux énergiques des postulants, tout en maintenant la division des trois ordres. Les élections, fixées au 22 avril, furent faites avec calme. Les communes nommèrent quatre-vingt-quatre députés, la noblesse neuf, le clergé quatorze. Le 30 mai 1790, les États-généraux réunis se proclamèrent *assemblée représentative*. Un des premiers actes législatifs de cette constituante au petit pied fut d'adopter tous les décrets de l'Assemblée nationale de France, en tant qu'ils pouvaient s'appliquer au Venaissin. L'égalité de l'impôt, l'abolition des immunités ecclésiastiques et des titres nobiliaires, furent votées avec enthousiasme ; les municipalités reçurent l'organisation française ; enfin, il fut proposé que le souverain constitutionnel se nommerait Pie VI, prince des Venaissinois.

Sur ces entrefaites, Avignon, qui s'était donné volontairement à la France, s'efforçait d'entraîner Carpentras dans son mouvement. Mais, tout en embrassant les idées nouvelles, le comtat n'en prétendait pas moins conserver son indépendance. Les milices refusèrent de se rendre à la fédération où les appelait le parti français ; l'assemblée, protestant contre tout projet de réunion à la France, renouvela le serment au pape, et chargea trois officiers généraux du commandement des troupes comtadines, qui, au nombre de douze mille hommes, formèrent le camp de la Tour-de-Sabran. Chassé d'Avignon, le vice-légat fut accueilli à bras ouverts par l'assemblée dont il avait sanctionné toutes les délibérations. Néanmoins, quand on lui présenta les derniers décrets relatifs aux formes judiciaires et à l'abolition des justices seigneuriales, il y apposa son veto ; l'assemblée les promulgua sans son approbation, et, dans sa séance du 23 août, partagea le comtat en quatre départements : ceux d'Aigues, de l'Auzon, de l'Ouvèze et de Vaucluse.

Une lutte s'engagea entre les Avignonnais et les Comtadins. Ceux-ci chassèrent d'abord ceux-là, mais, le 9 janvier 1791, les Avignonnais, ayant emporté d'assaut Cavaillon, presque toutes les villes du comtat arborèrent le drapeau tricolore. Carpentras résistait, quoiqu'une partie de ses citoyens actifs se fussent déclarés dégagés du serment de fidélité au pape, et eussent voté la réunion du comtat à la France, comme l'unique moyen de sauver le pays. Deux fois l'armée d'Avignon, formant un effectif de six mille hommes, mit le siège devant la ville ; la seconde de ces entreprises fut dirigée par le fameux Jourdan-Coupe-Tête : l'une et l'autre aboutirent à la défaite et à la retraite des assiégeants. Cependant, en une seule journée, on les avait vus lancer deux cent trente-cinq boulets rouges sur la ville (1792).

Mais bientôt toutes les répugnances s'effacèrent devant l'ascendant du génie français. Carpentras et le Venaissin, englobés dans l'État d'Avignon, se confondirent avec lui dans un même département, celui de Vaucluse. Dès lors, l'histoire du comtat et de sa capitale ne se composa plus que de quelques actes administratifs peu intéressants pour l'histoire. Qu'il suffise de dire que, depuis la révolution de 1830, on a démolí les anciennes murailles, dont l'enceinte donnait à la cité comtadine une physionomie toute particulière. La porte d'Orange qu'on a conservée, est surtout digne d'attention. En dehors de l'enceinte, une vaste esplanade, plantée d'arbres, sert de principale promenade aux habitants. L'intérieur de la ville est malpropre et mal bâti : les rues sont étroites, tortueuses ; les faubourgs seuls respirent l'aisance. Parmi les monuments les plus remarquables, nous citerons la tour du clocher de la cathédrale, l'aqueduc, édifice plein de légèreté et d'élégance, le lavoir public, l'hôtel-Dieu, fondé en 1751, et l'arc de triomphe, dont aucune inscription n'indique l'origine.

Carpentras, chef-lieu de sous-préfecture du département de Vaucluse, possède un collège communal et une société d'économie rurale. La ville renferme plus de 9,000 âmes : l'arrondissement en compte au-delà de 54,000. Des filatures de coton, des moulins à soie et à garance, des fabriques d'eau-de-vie, d'acide nitrique, de vert-de-gris et de colle forte, tels sont les principaux établissements industriels des habitants, qui font, en outre, le commerce de la cire et du miel, de la laine, des huiles, des vins, des amandes et autres fruits, des fourrages, de la garance et du safran. Parmi les hommes éminents originaires de Carpentras ou nés aux environs de cette ville, nous citerons particulièrement : *Esprit Fléchier*, de Pernes ; le *cardinal Maury*, de Valréas ; l'abbé *François Arnaud*, membre de l'Académie française ; le savant *Sainte-Croix*, de Montmoiron ; et l'abbé *Maxime Pazzis*, de Carpentras, auteur d'un excellent Mémoire statistique sur le département de Vaucluse.¹

Bibliographie : Plin. — Adrien de Valois, *Notitia Galliarum*. — Le *Bullarium*. — *Manuscrits de Peyresc*. — Pilhon-Curt, *Noblesse du comté Venaissin*. — De Giberti, *Bibliothèque de Carpentras*. — Cb. Collier, *Notice historique concernant les recteurs du ci-devant comté Venaissin*. — Louis Richaud, *Vie de Saffredus*, el *Introduction à l'histoire des recteurs*. — L'abbé André, *La Papauté à Avignon*, el *Histoire de la révolution avignonnaise*. — *Annuaire statistique du département de Vaucluse, an XII*.

Texte accompagnant le page sur **Carpentras** du site des [Visites photographiques de Norbert Pousseur](https://www.npousseur.net)
<https://www.npousseur.net>